Eighteenth-Century Fiction

Volume 18 | Issue 2 Article 14

1-31-2006

Compte rendu: Colas Duflo, *Diderot philosophe*

Philip Knee

Recommended Citation

Knee, Philip (2006) "Compte rendu: Colas Duflo, *Diderot philosophe*," *Eighteenth-Century Fiction*: Vol. 18: Iss. 2, Article 14.
Available at: http://digitalcommons.mcmaster.ca/ecf/vol18/iss2/14

Copyright ©2013 by Eighteenth-Century Fiction, McMaster University. This Article is brought to you by DigitalCommons@McMaster. It has been accepted for inclusion in Eighteenth-Century Fiction by an authorized administrator of DigitalCommons@McMaster. For more information, please contact scom@mcmaster.ca.

Compte rendu: Colas Duflo, *Diderot philosophe*

This article is available in Eighteenth-Century Fiction: http://digitalcommons.mcmaster.ca/ecf/vol18/iss2/14

rendus coupables d'aveuglement, insiste Brix, en auréolant Sade, ainsi que Matthew Gregory Lewis, l'auteur du *Moine* (*The Monk*, 1795), de toutes les vertus de la transgression. Seuls les contemporains de Sade—dont Rétif—et, au XIXe siècle, Baudelaire auraient compris le sens de la démarche de Sade. Brix déplore que les critiques d'aujourd'hui aient emboîté le pas aux surréalistes et que les écrivains, à plus forte raison féminins—sont citées Dominique Aury, Catherine Robbe-Grillet et Catherine Millet—ne dénoncent pas avec virulence les torts faits aux femmes au nom de la libération sexuelle.

Notons enfin que les récriminations de l'auteur contre le libertinage tendent tout au long de l'essai à « diaboliser » le XVIIIe siècle en particulier et la sexualité en général, taxée, par un curieux rapprochement avec celle des personnages sadiens, de transgression (160), d'outrage (167), de satanisme (162): « Nous attendons en vain les Sade, les Laclos ou les Crébillon de notre temps et ne voyons venir que des utopistes libertaires, qui [...] nous serinent de façon quasi-obsessionnelle que la sexualité n'a rien de "sale" et que tous les désirs sont faits pour être réalisés » (295). On pourra être agacé par de tels jugements qui, formulés ça et là, sentent le retour à l'ordre moral; on pourra émettre des réserves sur les analyses consacrées à Sade. L'essai de Brix a au moins le mérite, en plus d'être bien écrit, de bousculer plusieurs idées reçues sur le libertinage et ses champions.

Emmanuelle Sauvage
Université de Waterloo

Colas Duflo. *Diderot philosophe*. Paris: Honoré Champion, 2003. 543pp. €85. ISBN 2-74530-787-8.

À la réception d'une édition des œuvres de Diderot, Barbey d'Aurevilly s'agaçait de voir les volumes tomber les uns après les autres, trop gros et trop nombreux ... On serait tenté d'étendre la plainte aux commentateurs de ces dernières années, lesquels, non contents de multiplier les textes sur Diderot, ont aussi multiplié les acrobaties rhétoriques pour souligner son style rococo, son dialogisme, sa postmodernité ... Difficile de ne pas accueillir avec scepticisme ce gros volume de plus, publié sous la couverture rigide de chez Champion, et ambitionnant lui aussi de couvrir la totalité de l'œuvre. L'unité de celle-ci n'y est pas cherchée dans la façon d'écrire (ce qui est traité brièvement dans une belle introduction), mais du point de vue philosophique. Il n'empêche que le projet ne paraît guère novateur, et l'auteur souligne d'emblée que son livre n'échappe pas au découpage classique qui fait se succéder la philosophie de la connaissance, la philosophie morale et politique, et l'esthétique. Comme d'autres avant lui, Colas Duflo s'appuie sur

la critique du finalisme pour situer les autres grandes thématiques, en s'efforçant toutefois de ne pas répéter certaines analyses philosophiques bien connues, qui n'exigent pas, à ses yeux, d'être reprises—comme celle de Belaval sur le théâtre chez Diderot, qui ne retient donc pas son attention. Cependant on est frappé par la netteté et la fraîcheur de l'ouvrage qui en résulte. Ni le plan adopté par l'auteur ni les analyses des textes qu'il propose n'apporte à proprement parler du neuf, mais l'ouvrage séduit par sa clarté et son économie et il mérite à ce titre de trouver place dans les bibliothèques diderotiennes. Il est à la hauteur du défi qu'il se donne et de l'énigme qu'il formule: peut-on rendre compte d'une philosophie multidimensionnelle pour laquelle n'existe véritablement que le physique? Duflo répond par un patient cheminement qui évite à la fois la mode intellectuelle, la boursouflure érudite et l'aplatissement de la pensée de Diderot. Il traite les unes après les autres certaines difficultés classiques de cette pensée et il intègre soigneusement ses paradoxes les plus embarrassants à une lecture d'ensemble. C'est le cas notamment pour le thème de la liberté, dans la fameuse lettre à Landois, Duflo ne cherchant pas à *défendre* vainement l'idée de liberté puisqu'elle n'est guère défendable dans le cadre d'une philosophie matérialiste. Notons aussi les analyses précises du rapport de Diderot au stoïcisme, à partir des remarques sur Sénèque dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*; et de sa morale dans l'*Entretien d'un philosophe avec la maréchale de****, qui est judicieusement choisi comme texte introductif à toute cette problématique. Soulignons enfin la méthode du chapitre sur l'esthétique, où Duflo commence par se demander pourquoi la signification philosophique des écrits de Diderot sur l'art a toujours été si difficile à circonscrire. Sa réponse est en substance que nous les lisons anachroniquement aujourd'hui à travers une grille kantienne, celle-ci nous étant devenue invisible par l'habitude. Or, la portée de ces textes critiques ne ressort qu'à la condition de nous défaire de cette grille et de revenir en arrière pour chausser des lunettes précritiques—à quoi Duflo s'efforce de nous aider, plutôt que de suivre lui-même les infinis méandres des *Salons*.

Un exemple en particulier permet d'illustrer l'esprit de l'ouvrage et d'indiquer ce qu'il accomplit: celui de la politique. Duflo prend pour ainsi dire le taureau par les cornes, en s'interrogeant sur ce que peut bien être une *politique fataliste*. Le court chapitre (une trentaine de pages) qu'il consacre aux conséquences politiques de l'anthropologie antifinaliste permet en outre de comprendre pourquoi le problème politique n'est pas l'objet d'un traitement séparé dans l'œuvre de Diderot; et également pourquoi, faute d'avoir compris ce point, les commentateurs ont si souvent traité ce problème maladroitement—trop pressés de conclure soit à la présence massive mais occultée de la politique dans toute l'œuvre, soit à son absence regrettable voire fautive. C'est que pour Diderot l'homme est toujours lié et que ce lien social est comme la ficelle qui fait se mouvoir les marionnettes.

S'il arrive à Diderot d'user du terme *liberté* pour parler de la volonté des hommes, cela désigne seulement une volonté qui est meilleure pour la société, qui est raisonnable plutôt que passionnelle, dans le sens où elle s'inscrit dans le déterminisme universel des choses dont fait partie la société politique. Il ne saurait donc y avoir de *contrat*, au sens rousseauiste du terme, car cela supposerait que les participants à ce contrat soient au préalable séparés les uns des autres ontologiquement, et qu'il soit alors nécessaire de fonder le lien social qui les unit. Or pour Diderot le lien social est toujours déjà là, car il est consubstantiel à l'espèce humaine. La continuité entre le déterminisme biologique et la pensée politique réside dans l'étude de la nature de ce lien; et ce parallèle entre biologie et politique n'est pas une analogie rhétorique mais une réalité, car les hommes font une société comme les molécules font un organisme. En ce sens la démarche de Diderot est conforme à la théorie aristotélicienne de la sociabilité naturelle, ou encore à la conception de Montesquieu se moquant de l'idée de contrat dans les *Lettres persanes*. Elle est aux antipodes de celle de Rousseau, car ce qui est naturel c'est bien la société, et c'est celui qui s'en extrait qui est monstrueux. Il n'y a pas de section spécifique consacrée au lien social dans l'œuvre de Diderot, car lorsqu'il parle de *volonté générale*, dans l'article *Droit naturel* par exemple, cette volonté n'est en rien une construction artificielle ou théorique, mais une réalité biologique. Elle désigne ce qui est bon pour l'espèce, considérée biologiquement, ainsi que les diverses manières dont ce principe universel de moralité publique prend forme concrètement selon les sociétés. Dans ces conditions, l'étude du *passage* à l'état social, ou celle de ses origines, comme la conduisent Hobbes ou Rousseau, n'a pas de sens. Diderot ne substitue pas au contrat une autre convention, ou même un autre fondement (tel l'intérêt, comme on l'a parfois avancé), mais quelque chose qui se rapproche de l'instinct, car il est ancré dans la nature même de l'animal humain. D'où l'attention accordée par Diderot au lien sexuel (dès les *Bijoux indiscrets* et jusqu'aux *Éléments de physiologie*), non comme un exemple privilégié mais comme le lieu fondamental de ce lien social instinctif. Sa *morale sexuelle*, si souvent mal comprise, ne consiste, écrit Duflo, qu'à aller « dans le sens de la volonté générale, c'est-à-dire du désir de l'espèce entière, conçue comme un être collectif dont les parties sont liées précisément par où elles sont assujetties à la réalisation de ce désir, qui est celui de la propagation de l'espèce » (461).

Dans le même esprit, l'apparente improvisation de la politique pratique de Diderot, réagissant aux événements au jour le jour, répond au souci d'être utile en allant dans le sens de la nature et de la vie. Il ne s'agit pas de faire système, mais de se placer du point de vue de l'utilité publique face aux paradoxes de l'exercice du pouvoir. Analysant les adresses à Frédéric II et à Catherine II, Duflo montre comment Diderot ne cesse de leur recommander de se doter d'un contre pouvoir: le souverain est fait pour la nation et non l'inverse, et un corps composé de sujets entendra toujours mieux l'intérêt

public que le souverain, car un individu est plus sujet à la folie ... Mais Diderot dit par ailleurs à ces souverains qu'il est dans la nature du pouvoir de ne pas souhaiter ces institutions modératrices. Il leur suggère, sous des formes détournées et prudentes, que le despote ne peut écouter cette philosophie politique, même s'il fait venir le philosophe à sa cour et se fait le mécène de ses travaux. Double échec semble-t-il, et des princes et des philosophes; un échec qui annonce une autre époque, celle des intendants et des gestionnaires, des sciences de la nature et du développement des techniques utiles, ce à quoi nul ne peut rien, si ce n'est de penser ce « torrent ».

Livre décevant, diront certains, puisqu'il ne brille ni par l'originalité de ses interprétations ni par les rapprochements inédits auxquels il se risquerait. Livre fort utile, en tout cas, pour ceux qui enseignent la philosophie française du XVIIIe siècle; et livre salutaire surtout, parce qu'il fait vivre une belle tradition de rigueur et de clarté, dont les universitaires en général, et certains diderotiens en particulier, s'éloignent parfois trop, à leurs dépens. On ne retrouve certes pas dans les pages de Colas Duflo l'ironie et les clins d'œil que les lecteurs de Diderot sont habitués à savourer; et cette pensée n'est jamais vraiment problématisée par une discussion de ses limites ou à travers les enjeux d'aujourd'hui. Mais il s'agissait avant tout d'accompagner le philosophe et de faire voir la cohérence de son intention, sans redoubler par de nouvelles difficultés celles de sa réception. Pari tenu.

Philip Knee
Université d'Ottawa

Miguel de Cervantes Saavedra. *The History and Adventures of the Renowned Don Quixote*, trans. Tobias Smollett, ed. Martin C. Battestin and O.M. Brack, Jr. Athens and London: University of Georgia Press, 2004. xlix+942pp. US$100. ISBN 0-8203-2430-2.

Tobias Smollett. *The Life and Adventures of Sir Launcelot Greaves*, ed. Robert Folkenflik and B. Laning Fitzpatrick. Athens and London: University of Georgia Press, 2001. 368pp. US$60. ISBN 0-8203-2307-1.

Tobias Smollett seems destined to remain on the fringes of the British literary canon. Despite a jam-packed career that included forays into nearly every genre, in his own day he never won lasting acceptance from the Johnsonian literary mainstream. Posthumously, the Romantics marginalized him for being too moralistic, the Victorians snubbed him for being too crude, and the modernists patronized him for being too undisciplined. Even the emergence of more historically sensitive forms of criticism made little room for Smollett, with Ian Watt's seminal *The Rise of the Novel* giving him only the most glancing